

Le joyau blanc

Les premières lueurs de l'aube caressent les eaux du canal assoupi. Dans l'étirement calme des souffles de brume, je vois émerger mon sinistre reflet. Mon tronc noir et puissant plonge dans le miroir pâle de l'eau et ouvre son fouillis de branches tortueuses vers les profondeurs. Bientôt, l'aurore chassera les fantasmagories effrayantes de ma silhouette et habillera de sa lumière rosée l'enchevêtrement de mes bras nus. Déjà, les nappes pastel s'insinuent dans le ciel et éclaircissent mon écorce. Elles dissipent l'angoisse. Je sors de la nuit.

A mes pieds, les jeunes pousses frémissent à l'appel du matin. Une nivéole un peu précoce recroqueville son petit bourgeon. Elle laisse s'écouler doucement les fines gouttes de rosée qui mouillent ses feuilles, attendant la tiédeur approchante d'avril pour déployer la blancheur de sa clochette au bord de l'eau. Elle est seule à l'écart de quelques herbes sauvages. Je veille sur elle. Depuis plusieurs semaines déjà, je sens son bulbe fragile palpiter auprès de mes robustes racines. Attentif, j'ai entendu le léger craquement du sol lorsque sa tige a timidement percé la terre encore froide.

Sa présence imprévue rompt avec la raideur monotone des platanes alignés le long des berges. Elle semble si frêle au bord de nos troncs immenses. Je suis intimidé par sa compagnie délicate. D'ailleurs, je prends soin de ne pas l'étouffer avec mes racines.

Le canal a choisi la majesté sereine des grands arbres pour protéger ses eaux. Il se méfie du tape-à-l'œil des pétales vivaces, qui éclabousserait son miroir tranquille. Il n'y a guère qu'en été qu'il tolèrera quelques iris des marais déployés en fantaisies d'or ou des tapis clairsemés de coquelicots dans l'écarlate de leur robe froissée. Et même à la saison chaude, les berges humides favoriseront des inflorescences plus discrètes. De rares joncs fleuris arboreront leurs ombelles d'une pâleur rosée tandis que, çà et là, de petites anthémis ouvriront leurs modestes rayons blancs. Les chicorées sauvages oseront de timides franchises sur leur bleu délavé mais n'attireront le regard que des âmes les plus contemplatives. Pour l'heure, dans les prémices printanières, le canal se contente de sobres graminées et de roseaux décoiffés qui secouent doucement leurs plumeaux au bord de l'eau.

Il existe, paraît-il, non loin d'ici, un somptueux Jardin des Plantes où, déjà, des corolles de mille couleurs éclatent et répandent leurs cortèges de parfums sur les pelouses verdoyantes. Là-bas, des tulipes exposent sans pudeur leurs marbrures jaunes et carminées le long des parterres de primevères bigarrées. Les

pâquerettes se pomponnent de fuchsia tandis que les pensées teignent des mines noires sur leurs pétales explosifs. Les jonquilles invitent les papillons au concert de leurs trompettes, rivalisant avec les aigrettes des aulx d'ornement et les grappes des jacinthes pour attirer les vols bourdonnants des insectes. Cette exubérance flatte, m'a-t-on dit, le regard de nombreux promeneurs du dimanche, qui déambulent le long des allées et se réfugient à l'ombre des feuillages les jours de grand soleil.

Il semble que certains flâneurs préfèrent le charme plus discret des abords de mon canal. Le week-end, les sportifs assidus y croisent les familles en balade qui arpentent en bavardant les anciens chemins de halage. Certains font une pause sur le banc au vernis écaillé à quelques mètres de moi. Ils s'arrêtent pour suivre des yeux le mouvement lent d'une péniche. Les enfants commentent la longueur du bateau, montrent l'ancre du doigt, parfois font signe à l'équipage qui se désaltère sur le pont. Ils partagent leurs petits beurrés avec les colverts habitués, qui se précipitent sur la moindre promesse de miette. Les canards lissent ensuite soigneusement leurs plumes avant d'aller cancaner plus loin. Ceux qui ne sont pas rassasiés plongent entièrement sous les eaux brunes en quête de petits poissons, qu'ils tenaillent dans leur bec luisant et qu'ils avalent tout rond, encore frétilants. Ce sont de bons pêcheurs.

Sur la berge en face, un autre banc est habité presque en permanence par deux hommes dépenaillés, qui ont tellement scruté l'immobilité apparente des eaux qu'ils en connaissent les moindres tremblements. Dans l'éphéméride des saisons, leur mémoire a dû répertorier la couleur des heures, comme l'avait fait celle de Monet devant les reflets changeants de la Seine ou les ombres de la Cathédrale de Rouen. Eux n'ont ni palettes ni pinceaux. Ils n'ont pas grand-chose à vrai dire, que leur mine désabusée et leur barbe hirsute de philosophes. Les promeneurs ne leur prêtent pas attention. Ils ne sont plus des leurs. Ce sont des marginaux. Ces deux-là se sont rencontrés par hasard et ont tissé une amitié taiseuse face à l'adversité indifférente. Une bouteille à la main, ils ont d'abord longuement refait le monde. Maintenant, ils ne disent plus rien et retiennent leur vérité derrière leurs lèvres scellées. Comme eux, je n'ai rien d'autre à faire que de suivre des yeux l'écoulement du monde. Je m'ennuie parfois.

Dans le ciel clair de l'eau, je regarde les entrelacs de mes bois sobrement chargés d'akènes, modestes suspensions hivernales livrées à la brise. Avec l'arrivée du printemps, je sens la sève affluer jusqu'aux extrémités de mes branches. Déjà, mes ramures se boursouflent de bourgeons duveteux et mes branchages se pareront bientôt de leurs jeunes feuilles vert tendre. Comme les autres platanes, j'étirerai mes doigts d'écorce jusqu'à effleurer très haut la frondaison de l'autre

rive. Feuille après feuille, nous édifierons notre voûte protectrice au-dessus des eaux et, copiant la nef délicate de la Cathédrale de Rodin, nous abriterons au creux de nos mains l'équilibre fragile du canal. C'est à l'asile ombragé de notre architecture que nous devons l'alignement scrupuleux de nos troncs dans ces contrées il y a plus d'un siècle.

Cette année, il me semble que ma sève bat plus fort dans l'impatience d'offrir à la petite nivéole son rempart contre les assauts ensoleillés. Le moment venu, j'espère que mon refuge prolongera de quelques jours sa sortie éphémère, avant qu'elle ne laisse son vide inéluctable sur la terre réchauffée. Je veillerai à la belle saison sur son bulbe endormi. J'attendrai le cœur battant sa renaissance prochaine et l'orchestre plus nombreux de ses clochettes de neige.

J'occuperai les mois en tapissant mon tronc d'une belle marqueterie d'écailles. Je laisserai ma peau hasarder des camaïeux brunâtres dans le renouvellement sans fin de ses lambeaux et je cicatriserai sous une mosaïque épaisse de peintre Nabi. Le petit cœur percé qu'on a confié un jour à mon écorce de serpent desquamera à mes pieds, sous le regard cynique de la fille de joie qui fait résonner ses talons de pythie derrière mon tronc chaque soir. Dans ma nouvelle jeunesse, je me garderai des couleurs mortifères. Il se murmure entre les feuilles que la force guérissante de notre écorce sera bientôt mise à mal par de microscopiques champignons. Du haut de notre monumentalité, nous sommes condamnés et nous guettons anxieusement sur notre tronc l'apparition annoncée des léchures bleutées et leur morsure de flammes.

Un jour, le chancre coloré me rongera. Je serai abattu. Quand la terre accouchera de ma souche desséchée, dans le craquement de mon bois pourri, je susurrerai mon adieu à la petite nivéole et je crierai à la face des eaux impassibles du canal que ma vie a été douce à leurs côtés. Dans le creux de mon absence, un autre gardien plus vaillant glissera son ombre bienfaitrice. Qui me succèdera ? Sera-ce un platane plus vigoureux ? Peut-être, la rangée rompue, le canal s'inventera-t-il un nouveau décor. Peut-être qu'un saule-pleureur fauilera ses racines dans la terre humide et viendra chatouiller de ses lianes l'onde frémissante. Peut-être qu'un frêne touffu enverra tournoyer ses hélices membraneuses à la dérive. Certains jours, l'eau cherchera mon empreinte familière mais ne trouvera que le souvenir d'un passé paisible et bien rangé. Moi, j'aurai rejoint les pastels anciens des teinturiers et les violettes emblématiques dans la mémoire toulousaine.

Mais aujourd'hui, la prophétie n'est que rumeur du vent. Aucun anathème n'est apparu sur mon tronc, toujours vierge des peintures sentencieuses qui augureront mon déracinement. Je regarde le ciel. Au loin se dessine le paysage échevelé

d'autres branchages attendant la douceur du printemps. Des moineaux volètent à la recherche de brindilles pour leur nid. Un souffle léger colporte les nuées poudreuses des pollens et emplit de parfums prometteurs l'air de mars finissant. Il fait bon aujourd'hui. Bientôt, j'entendrai tintinnabuler les notes suaves de la nivéole. Je serai cette année l'écrin inviolable du joyau blanc.

Hélène Del Aguila